



— Alors, excusez, citoyen général en chef, réplique le soldat ; si ce n'est là que le commencement, que sera donc la fin ?

Saint-Jean-d'Acre est situé à la pointe d'une langue de terre fortifiée du côté de la mer par des batteries de gros calibre et par un pharillon que protégeaient aussi plusieurs pièces de canon. L'enceinte du côté de la terre se composait d'une haute muraille coupée par une tour chargée de pièces de tout calibre. Cette tour fut appelée à juste titre la *Tour maudite*. De petits jardins entouraient la place dans une assez grande étendue ; comme ils étaient tous formés par des cactus et de ces hautes plantes si communes en Egypte, on eut assez de peine, lorsqu'on voulut reconnaître les abords de cette place, à repousser les tirailleurs turcs, qui à l'arrivée des Français, s'étaient embusqués derrière ces espèces de palissades mouvantes, et n'avaient cessé de tirer sur eux et de les harceler. Après avoir battu cette tour saillante pendant plusieurs jours de suite, elle se trouva assez démantelée pour qu'on crut possible d'y loger quelques mineurs avec un officier. Les troupes s'ébranlèrent pour s'élancer au pied de la tour ; mais elles se trouvèrent brusquement arrêtées par un fossé de quinze pieds de large sur dix de profondeur, revêtu d'une bonne contrescarpe, auquel personne n'avait songé jusqu'a-

lors. Il fallut donc faire sauter cet ouvrage, et le jeune Mailly de Château-Renaud, un des officiers d'état-major de l'adjutant-général Berthier, fut chargé de pénétrer dans la *Tour maudite*. Une douzaine de mineurs s'y logèrent avec lui, afin de travailler à la percer, en attendant que l'infanterie pût se rendre maîtresse du fossé. L'intrépide jeune homme et ses douze soldats exécutèrent parfaitement leur mission ; mais, pendant l'opération, l'ennemi fit sur nos troupes un feu tellement vif, qu'elles furent forcées d'abandonner le fossé. Le brave Mailly et ses douze compagnons furent étranglés pendant la nuit par les Turcs.

Déjà, avant son arrivée devant la place, le général en chef avait expédié à Djézzer le frère aîné du malheureux Mailly, porteur de paroles de paix pour le commandant de Saint-Jean-d'Acre ; mais ce jeune officier avait été traité comme prisonnier de guerre et provisoirement enfermé dans le pharillon avec une centaine de chrétiens que le sanguinaire pacha avait fait enlever sur les côtes de Syrie. Le lendemain de l'insuccès du premier assaut, des soldats avertirent le général Vial, qui était à la tran-



chée, que l'on voyait sur le bord de la mer beaucoup de cadavres auxquels on avait coupé la tête. C'était le complément du massacre fait par les Turcs la nuit précédente. Vial reconnut parmi eux les corps des deux Mailly. Les deux frères avaient été égorgés ensemble, et peut-être sans avoir eu la consolation de s'embrasser avant de mourir.

Lorsque Napoléon eut connaissance de ce nouveau trait de cruauté de Djézzer (ce nom signifie le *boucher*), il serra convulsivement les poings et prononça sourdement les mots de *barbare* et de *sauvage*, puis il ordonna que les derniers devoirs fussent rendus à ces martyrs d'une guerre d'extermination.

Toutes les dispositions relatives au siège de Saint-Jean-d'Acre furent faites, prétendit-on, avec cette légèreté et cette insouciance qu'inspire toujours une trop grande confiance dans le succès. Les boyaux de tranchée avaient à peine trois pieds de profondeur, de sorte que beaucoup de soldats n'étant pas assez couverts furent victimes de ce peu de prévoyance du commandant du génie.

Un matin que le général Kléber se promenait dans les lignes du camp avec Eugène de Beauharnais, qu'en sa qualité de capitaine commandant les guides du général en chef, quelques-uns de ces cavaliers devaient toujours escorter, on l'entendit témoigner hautement son mécontentement de ce que les tranchées n'étaient pas plus avancées et plus profondes.

— Regarde donc, *blondin*, dit-il à Eugène, la drôle de tranchée de ton beau-père ; elle ne me va qu'au genou.

Ce général aimait Eugène comme on aime un fils. Eugène avait à peine dix-neuf ans, et, en l'appelant familièrement *blondin*, Kléber faisait allusion à sa magnifique chevelure ; mais à peine avait-il prononcé ces mots, qu'une balle tirée de la *Tour maudite* lui enlève l'oreille de sa botte à revers et casse la cuisse au guide qui se trouvait à côté de lui. Par un mouvement aussi prompt que l'éclair, le général s'était jeté au-devant d'Eugène et avait étendu les bras comme pour le préserver ; puis il avait tourné la tête du côté du blessé, en disant froidement à Eugène :

— Eh bien ! *blondin*, n'avais-je pas raison ?

Cette action, ces paroles, ce geste de Kléber opposant sa large poitrine aux coups de l'ennemi pour protéger son jeune ami, sont sublimes ; et il faut que cela soit, car dans la suite le prince Eugène ne pouvait rappeler ce trait sans que les larmes lui vinssent aux yeux. *à continuer.*